

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

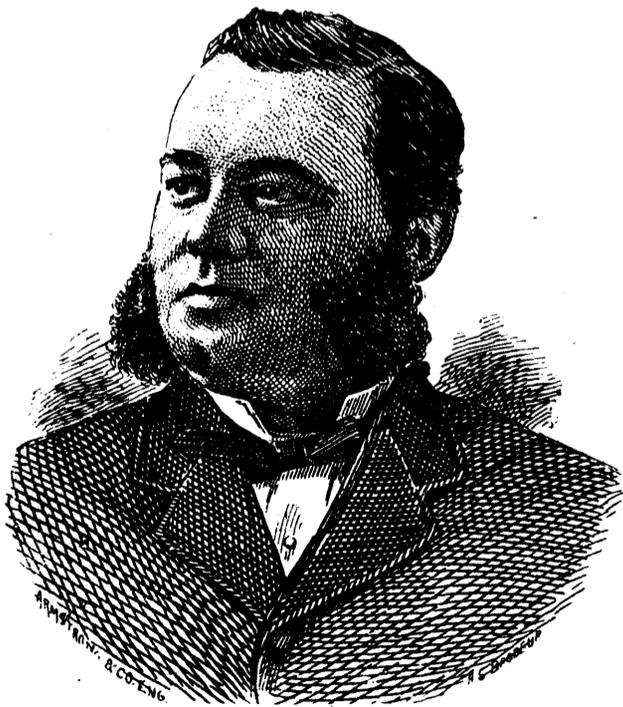
3me année, No 141—Samedi, 13 janvier 1887
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



ALBERT ALEX. LUSSIER,
DÉPUTÉ (NATIONAL) DU COMTÉ DE VERCHÈRES



JOSEPH O. VILLENEUVE,
DÉPUTÉ (CONSERVATEUR) DU COMTÉ D'HOCHELAGA



ELIJAH EDMUND SPENCER,
DÉPUTÉ (CONSERVATEUR) DU COMTÉ DE MISSISQUOI

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 Janvier 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Parlement de Québec. — Le général Francis Pittié. — Comment suis-je ? — Notes et impressions. — Les chants du soldat, par Paul Déroulède. — Amour vrai et inconstance. — Le nez d'un gouverneur. — Jeu de billard. — Comment s'habiller. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : Portraits des députés du Parlement de Québec : M. Albert Alex. Lussier ; M. Joseph O. Villeneuve ; M. Elijah Edmund Spencer. — Comment suis-je ? — Le Turco. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

| | |
|-----------------------|------|
| 1 ^{re} Prime | \$50 |
| 2 ^{me} " | 25 |
| 3 ^{me} " | 15 |
| 4 ^{me} " | 10 |
| 5 ^{me} " | 5 |
| 6 ^{me} " | 4 |
| 7 ^{me} " | 3 |
| 8 ^{me} " | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | 86 |

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le gros lot (\$50.00) a été gagné par M. Maxime Libercet dit Laviolette, 46, Avenue Atwater, Ville St-Henri ; M. Amédée Fontaine, 2588, rue Notre-Dame, Montréal, a gagné la prime de (\$20.00), et Madame Louis Montpetit, 406, rue des Seigneurs, Montréal, la prime de (\$5.00).

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



Le grand événement de la semaine dernière a été le voyage des Raquetteurs à New-York.

Cette innovation des excursions à longue distance, ne peut que faire du bien aux deux pays, car les américains ont promis aux membres du club "Le Canadien" de leur rendre leur visite au Carnaval.

Les charmantes New-Yorkaises étaient tout étonnées du costume des voyageurs. Elles tournaient autour d'eux, les examinaient, puis résumaient leur surprise dans cette exclamation :

"Comment ! de la *couverte* !"

Mais l'étonnement disparaissait bientôt devant la bonne mine des Canadiens, et on voyait leurs lèvres esquiver un sourire d'approbation en rencontrant les yeux brillants de ces jeunes gens riches de force et de santé.

La réception a été des plus chaleureuse, et tout fait prévoir qu'il en sera de même quand le *Trappeur* ira à son tour, à la fin du mois, faire un voyage du même genre au pays voisins.

Le *Trappeur* va faire les choses en grand, son organisation est parfaite, et il est certain que cette nouvelle excursion sera un grand succès.

Les jeunes Américaines, après avoir admiré les raquetteurs blancs, vont être plus étonnées encore en voyant ce beau club qui a déchiré un coin du firmament pour s'en faire des costumes.

** Le journal d'Ontario dont je vous ai parlé dernièrement, le *Mail*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'organe des fanatiques, continue sa campagne contre les Canadiens-Français.

Il vient de résumer une fois de plus ses griefs contre nous. Ils peuvent se résumer ainsi :

Le francophobe nous reproche :
D'avoir obtenu certains privilèges lors de la conquête !

D'avoir repoussé l'invasion de 1812 !!!

Au clergé, d'avoir été loyal en 1837 !

De parler français !

D'être catholiques !

Et, — il en frémit d'épouvante, — d'avoir augmenté notre nombre de plus de trente fois depuis cent vingt-trois ans !

Où diable veut-il en venir avec ses lamentations ?

La plupart de ces motifs d'envie nous étaient connus, et on a prouvé à cet enragé qu'il avait tort de dire un seul mot à ce sujet.

Mais c'est le dernier article qui est joli :

Nous reprocher d'augmenter dans des proportions qu'il qualifie d'in vraisemblables.

Voudrait-il par hasard interdire le mariage chez nous ?

Soyez tranquille, pauvre *Mail*, vous n'avez pas fini de compter, car on augmente encore et on augmentera toujours en nombre chez nous, et je ne vous dirai pas pourquoi ; c'est un secret, une énigme que vous ne devinerez jamais.

** Ces attaques inconsidérées ont cependant eu ce résultat heureux qu'elles ont fait un peu de bien, elles nous ont rapprochés de nos compatriotes anglais, dans notre province.

Tout courant produit un contre courant, c'est une loi physique qui s'étend à l'ordre moral.

Ceux qui vivent avec nous ont pu nous apprécier à notre valeur, et nous les avons vus avec plaisir prendre notre défense et protester contre les ridicules rodomontades du *Mail*.

J'ai plusieurs amis anglais, avec lesquels je m'entends très bien, il en est de même pour vous aussi sans doute, et il en sera toujours ainsi entre gens intelligents et non aveuglés par le fanatisme.

** Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de la part active que prennent les lecteurs anglais à la rédaction des journaux qu'ils préfèrent, et j'ai exprimé le regret de voir que nous n'avions pas le bon esprit de les imiter.

Ceci est d'autant plus regrettable, que les écrits des correspondants sont souvent très intéressants dans les journaux anglais.

Le moindre fait leur fournit matière à des lettres instructives, qui nous mettent au courant des observations qu'ils peuvent faire.

En voici un exemple, entre mille, qui prouvent que la moindre chose, un fait qui paraît au premier abord infortune soudaine peut rendre service à la science.

Un correspondant écrivait dernièrement au *Star* :

Monsieur, "La personne qui a perdu un bouvreuil apprendra sans doute avec plaisir qu'il est encore vivant et semble en bonne santé. J'avais eu l'occasion, il y a quelque temps, de voir un de ces oiseaux dans les jardins du collège McGill, et comme j'imite assez bien son cri, j'avais pu l'approcher plusieurs fois. Depuis l'hiver, comme il avait disparu, j'avais conclu qu'il avait dû succomber sous les attaques du froid, quand, il y a quelques jours, j'ai été très surpris de le revoir, toujours gai et sautillant. Il se nourrit de graines qui sont restées sur certains arbustes et semble supporter facilement notre rude climat."

Cet exemple ne prouve-t-il pas qu'il serait possible d'importer d'Europe des oiseaux qui nous seraient plus utiles que ce petit brigand, le pierrot, qui commence à nous causer tant d'ennuis, etc, etc.

Cette lettre prouve chez son auteur un grand esprit d'observation et des connaissances sérieuses, il nous en fait profiter et, je le répète, il serait à souhaiter que tous ceux qui le peuvent, en fissent autant, quand l'occasion s'en présente.

Sur dix mille lecteurs, il doit bien s'en trouver chez nous, comme chez les anglais, qui sont témoins de certains faits vraiment intéressants qu'ils pourraient faire connaître.

** Malheureusement, nous ne nous occupons guère de choses sérieuses.

Nos journaux reçoivent, il est vrai, nombre de communications, mais il faut avouer que la qualité n'est pas proportionnelle à la quantité.

Une grande partie de ces correspondances ont pour titre : "Soirée amicale ; Présentation ; Témoignage d'estime," etc, etc.

On annonce aux populations que, tel jour, à telle heure, plusieurs amis de M. X... (que personne ne connaît ni d'Eve ni d'Adam), se sont réunis et lui ont offert une canne, une douzaine de couteaux, un bonnet de fourrure, que sais-je ! et... l'adresse, la sympiternelle adresse, la stupide adresse. Puis on ajoute que le dit M. X..., *bien que pris par surprise, sut trouver des paroles émuës pour...*

Si une petite soirée musicale a eu lieu dans un coin quelconque du pays, on reçoit un compte-rendu, où les éloges adressés à Mlle X... qui miaule, à M. Y... qui glapit, à Mme B... qui tapotte sur le piano, ou M. C... qui râcle un instrument, seraient à peine dignes d'artistes sérieux.

Toujours l'exagération, l'hyperbole à outrance.

Parfois même, si un monsieur donne un dindon à chacun de ses employés la veille de Noël, ne croyez pas qu'il ait le bon goût de faire la chose d'une manière simple, convenable et sans en rien dire, non, il envoie bien vite une note aux journaux, afin que la province de Québec n'en ignore.

Il se rembourse ainsi de ce qu'il a dépensé.

Ce manque de tact est déplorable.

** Toute question se rattachant à l'alimentation intéresse tout le monde.

Le vent est aux innovations sous ce rapport. Succi et Merlatti ont prouvé qu'on pouvait rester cinquante jours sans manger, les savants cherchent constamment les moyens de se nourrir à peu de frais et voici qu'un journal scientifique vient de signaler une curieuse recette pour supprimer la faim.

Comme l'expérience peut en être faite à peu de frais, je me fais un devoir de vous la faire connaître. Peut-être sera-t-elle utile à quelques-uns de mes lecteurs.

Ce n'est pas toutefois une découverte, car on assure qu'elle fut employée par le philosophe Epiménide, qui, dit-on, vécut cinquante ans dans une caverne, sans que l'on sût au juste ce qu'il pouvait bien manger.

On fait cuire de l'oignon, on hache très menu, on mélange avec un cinquième de sésame et environ un cinquième de pavot. On broie le tout ensemble en ajoutant un peu de miel et l'on fait des boulettes de la grosseur d'une forte olive.

En prenant une de ces boulettes vers huit heures du matin et une autre vers quatre heures, on n'éprouve aucune des sensations de la faim.

Pour ma part je vais fabriquer de ces boulettes, si l'effet est tel qu'on le prétend, j'en ferai quelques centaines de livres, j'ouvrirai un restaurant où on satisféra sa faim et sa soif sans boire ni manger, tous les hôteliers et restaurateurs enrageront, seront forcés de fermer boutique, la compagnie du Windsor sera ruinée... et je ferai fortune.

Ainsi avis aux intéressés, ceux qui cependant voudraient me voir *privément*, comme disent les députés, disposés à passer à droite ou à gauche selon l'importance et la valeur des arguments qu'on leur offre, feraient bien de passer à la banque avant de me rendre visite.

Mais j'oublie que j'ai dévoilé mon secret !

** Par ce temps de bon appétit, les boulettes d'Epiménide seraient d'un grand secours, feraient faire bien des ennemis.

Les entrevues que j'ai eu ces jours derniers avec le thermomètre sont décourageants. Le mercure rentre en lui-même, pour mieux réfléchir sans doute, les œillades les plus brûlantes que lui lancent les jeunes filles en passant, le laissent plus froid que marbre.

Mes enfants sont pourtant enchantés de cette température sibérienne. Ils patinent, vont en raquettes et se battent à coups de boules de neige.

La plus belle bataille que l'on ait jamais vue en ce genre, a eu lieu en janvier 1864.

C'était à Dalton, Georgie, les troupes confédérées ne savaient que faire, quand une magnifique tempête de neige éclate.

Le spectacle était si nouveau en ce pays, que les vingt mille hommes du camp décidèrent aussitôt de se séparer en deux corps d'armée, les hommes de la Georgie et de la Caroline du Sud d'un côté,

et les soldats du Tennessee de l'autre, et de se battre avec des boules de neige.

On prit position de chaque côté d'un ravin, les deux armées se rangèrent en bataille, les tambours battirent aux champs, les clairons sonnèrent la charge et tout s'ébranla, drapeaux au vent.

Chaque homme avait un sac rempli de boules de neige.

La bataille dura longtemps avec plusieurs alternatives, et se termina enfin par la défaite des Georgiens.

Les vainqueurs prirent possession du camp des vaincus, et quoique le combat ne fut pas sérieux, s'emparèrent de tout ce qui leur tomba sous la main, vivres, tabac, etc, etc, et firent bombance.

Telle fut la bataille de Dalton.

. Entre l'Avent et le carême a lieu la saison des mariages, c'est l'époque où l'on met à exécution les doux projets conçus au printemps et développés en été.

Il existe en Hollande une coutume qui a beaucoup de bon et encore plus d'originalité.

Ces pêcheurs de harengs, gens très pratiques, perdent en toutes choses le moins de temps possible et, trouvant inutile de se faire la cour pendant quatre ou cinq saisons, ont imaginé de consacrer un mois par an à cette affaire.

On a choisi le mois de novembre, dont les quatre dimanches ont été baptisés d'une manière spéciale : il y a le dimanche de *revue*, le dimanche de *décision*, le dimanche d'*arrangements*, et enfin le dimanche de *possession*.

Le dimanche de revue, les jeunes gens et les jeunes filles se promènent de long en large sur la place principale, après le service religieux, et s'examinent avec soin.

Huit jours après, les jeunes gens qui ont fait leur choix, s'ingénient à saluer avec toute la grâce possible les belles qui ont pris possession de leur cœur, et selon qu'un sourire ou une mine glacée répond à leurs avances, ils savent s'il sont payés de retour.

Le troisième dimanche est employé au côté sérieux de la question. Les parents du futur font la demande officielle de la main de la jeune fille, et on débat les conditions de la dot, du trousseau, etc.

Quand on est d'accord, il ne reste plus qu'à célébrer le mariage, qui alors a lieu le dimanche de possession.

Mais, notez-le bien, mesdemoiselles, jusqu'à ce grand jour, les amoureux, constamment surveillés, ne peuvent guère échanger que des regards languoureux ou une tendre poignée de mains.

Tenez, réflexion faite, je crois que la vieille manière, la nôtre, est encore la meilleure.

Leon Ledem

PARLEMENT DE QUÉBEC

NAZAIRE BERNATCHEZ

DESCENDANT de Jean Bernatchez, l'un des premiers colons de Saint-Thomas de Montmagny, où il s'établit en 1737.

Né à Saint-Thomas de Montmagny, le 12 février 1838.

Marié en 1859, avec Mlle Henriette Couillard Desprès.

M. Bernatchez est cultivateur. A été maître de poste, conseiller municipal, maire et préfet du comté de Montmagny.

Élu député en janvier 1883, contre M. Fortin, et réélu le 14 octobre 1886.

Libéral indépendant.

JOSEPH O. VILLENEUVE

Le nouveau député du comté d'Hochelaga est né le 4 mars 1837, à Sainte-Anne-des-Plaines, comté de Terrebonne.

Quatre ans plus tard, sa famille est venue résider à Montréal, qu'elle n'a plus quitté depuis.

En 1853, il entra comme employé chez M. Benjamin, qui tenait à cette époque le magasin de

nouveautés le plus considérable de la ville, et après dix ans d'études commerciales, ouvrit le magasin qu'il occupe encore actuellement, au coin de la rue Saint-Laurent et de l'avenue du Mont-Royal.

Élu maire de Saint-Jean-Baptiste, en 1866, il remplit les fonctions de cette charge pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où ce village fut annexé à la cité de Montréal. Préfet du comté d'Hochelaga pendant douze ans.

Élu par acclamation, l'année dernière, échevin de Montréal, pour le nouveau quartier St-Jean-Baptiste.

Choisi comme candidat ministériel aux dernières élections locales, dans le comté d'Hochelaga, il a été élu par une forte majorité, le 14 octobre dernier, contre son adversaire, M. Chs Champagne.

M. Villeneuve, qui s'est acquise une jolie fortune, grâce à son énergie et à son activité, fait partie du comité de direction de plusieurs entreprises financières et commerciales importantes.

Il est, en effet, directeur de la banque Jacques-Cartier, de la compagnie de Coton d'Hochelaga, du chemin de fer incliné du Parc, co-propriétaire de la fabrique de sucre à Berthier, etc., etc.

Marié le 7 février 1860, à Mlle Anne Walker, de Sorel.

M. Villeneuve a toujours appartenu au parti conservateur.

ALBERT ALEX. LUSSIER

M. A. A. Lussier, fils de Félix Lussier, seigneur de Varennes, et l'un des plus grands propriétaires du comté, est né à Varennes, le 6 mai 1844.

A fait ses études au collège Masson, puis a suivi les cours du collège d'Agriculture de Sainte-Thérèse, et s'est toujours occupé de culture.

M. Lussier est très indépendant en politique, et appartient actuellement au groupe national.

C'est lui qui, le premier, organisa le mouvement patriotique dans sa paroisse et se mit à la tête d'une souscription pour venir en aide à la famille de Riel.

A la grande assemblée de comté du 10 août, il fut choisi comme candidat national et battit son concurrent, M. Bernard.

M. Lussier s'est marié le 9 février 1874, avec Mlle Marie-Louise Massue, de Saint-Aimé.

ELIJAH EDMUND SPENCER

D'origine anglaise, mais ses parents immédiats étaient loyalistes américains.

M. Elijah E. Spencer est né à Saint-Armand, Est, comté de Missisquoi, le 19 avril 1846. Fils de feu Ambroise S. Spencer et de Mary Thomas, fille de feu P. Thomas, en son vivant maire de Saint-Armand. A fait ses études au Frelighsburg Grammar School et à Ponghkeepsie, N. Y.

Marié en juin 1873, avec Mlle Frances S., fille de feu M. R. L. Galer, de Durham.

M. Spencer s'est toujours occupé de culture, et son influence dans les progrès de l'agriculture de son comté est des plus importants.

A été président de la société d'Agriculture du comté de Missisquoi, conseiller municipal, commissaire des écoles et pendant plusieurs années secrétaire-trésorier du conseil municipal et des écoles, président de la compagnie d'assurance Mutuelle contre le Feu, de Missisquoi et de Rouville.

Son expérience et sa connaissance parfaite des besoins du comté en feront un des députés les plus influents de la Législature.

M. Spencer a été élu député en 1881 et a été réélu le 14 octobre dernier.

Est conservateur en politique.

Le chemin de fer du Pacifique réduit le prix de transport du thé de quatre cents par livre. L'année dernière le Canada a consommé 18 millions de livres de thé. Quatre cents par livre sur cette quantité donne \$720,000. Cela paie l'intérêt de 18,000,000 à 4 pour cent, Cet item seul paie les trois quarts de l'intérêt sur l'argent subventionné à la compagnie du chemin de fer du Pacifique.

LE GÉNÉRAL FRANCIS PITTIE

CŒUR de poète battant dans la poitrine d'un soldat : tel fut l'homme que la mort vient de frapper si prématurément. Le mal d'estomac dont souffrait le général Pittié s'est compliqué d'une méningite qui l'a brusquement enlevé, à l'âge de cinquante-sept ans, à l'affection dessiens. C'est une physionomie des plus parisiennes qui disparaît. Il n'est personne qui n'ait remarqué, dans les cérémonies ou les fêtes importantes de Paris, aux côtés du chef de l'État, un homme presque toujours en costume civil, grisonnant, la moustache soigneusement cirée, la figure avenante et avec lequel M. Grévy s'entretenait amicalement. C'était le général Pittié, secrétaire général et chef de la maison militaire de la présidence.



Depuis qu'il remplissait ces fonctions, il sacrifiait plus aux Muses qu'aux dieux de la guerre. Le vaillant lieutenant-colonel qui, à la bataille de Pont-Noyelles, mitrillait des hauteurs de Frechencourt et de Bavelincourt la 16e division prussienne en train d'essayer de tourner l'aile droite de l'armée française, laissant dormir son épée de général. Elle ne sortait guère du fourreau que pour l'inspection annuelle d'une division d'infanterie. Mais le poète travaillait sans cesse, ciselait les sonnets des *Scabieuses*, écrivait le *Roman de la vingtième année*, forgeait ces beaux vers de son dernier livre : *A travers la vie*

Chevalier de la lyre, apôtre de l'épée,
Je veux, soldat armé pour l'honneur de ton nom,
Comme un vivant emblème unir sur mon pennon,
Les fleurs de la légende aux fleurs de l'épopée.

Et quand, libre des fers ou des langes charnels,
Mon âme entr'ouvrira ses ailes de colombe,
Puisse-je par delà le réveil de la tombe,
Franchir, O Walhalla, tes porches éternels.

Le général Pittié, était né à Nevers, en 1829. Il était entré à l'école de Saint-Cyr d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant. Il alla en Crimée où il fut blessé en prenant part à l'assaut du Grand-Redan. Il laisse non-seulement le souvenir d'un glorieux soldat et d'un poète de talent, mais celui aussi d'un homme affable et bon qui, dans les délicates fonctions qu'il remplissait, n'avait pu se faire un ennemi.

COMMENT SUIS-JE ?

(Voir gravure)

Charmante, mademoiselle, charmante ! et pour preuve, je n'en veux donner que les regards envieux de votre amie, qui examine votre délicieuse toilette.

C'est une robe de soirée, comme le prouvent mille et un détails, et nous pouvons vous assurer que vous serez la reine de la réunion prochaine.

Si ce n'était une indiscretion, je donnerais le nom de votre couturière, mais les autres m'en voudraient.

Cette petite scène d'intérieur a été délicieusement rendue, par l'artiste, M. Hyde, dont la réputation est faite dans le monde artistique européen.

NOTES ET IMPRESSIONS

La jeunesse ne se méfie pas assez d'elle-même, et la vieillesse se méfie trop d'autrui.

Nos amis se disent sincères, ce sont nos ennemis qui le sont.

Les vrais amis font toute la douceur et toute l'aumertume de la vie.—FÉNÉLON.

La meilleure sauvegarde de l'homme contre ses faiblesses est le souvenir vivant d'un être aimé.—G. M. VALTOUR.

Rien ne ressemble à une ruine comme une ébauche. L'homme n'a pas fini de construire que la nature détruit déjà.—VICTOR HUGO.



COMMENT SUIS-JE ?.....

LES CHANTS DU SOLDAT

PAR PAUL DÉROULÉDE



LE TURCO

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.
De joie et d'amour sa vie était pleine,
Il ne connaissait le mal ni la haine ;
Bien aimé de tous, et partout heureux.
C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.
L'écolier quittait les héros d'Homère !
Car on connaissait la défaite amère,
Et que l'ennemi marchait triomphant.
Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve,
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve :
" Courage, mon fils ! — Courage, maman ! "
Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.

Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
" Mon Dieu, disait-elle, ils m'ont pris mon cœur ;
" Tant qu'il est parti, mon âme est absente. "
Et l'enfant pensait : " Ma mère est vaillante,
" Et je suis son fils et je n'ai pas peur. "
Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
" Mon Dieu, disait-elle, ils m'ont pris mon cœur "

Le petit Turco se battait en brave ;
Mais, quand vint l'hiver, il toussait bien fort,
Et le médecin voyant son œil cave ;
Lui disait : " Partez, mon enfant, c'est grave ! "
L'enfant répondait : " Non, non pas encor ! "
Le petit Turco se battait en brave,
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.

" Non, je ne veux pas quitter notre armée
" Tant que les Prussiens sont dans mon pays.
" Je veux jusqu'au bout chasser ces bandits ;
" Je veux pouvoir dire à ma mère aimée :
" Si je te reviens c'est qu'ils sont partis.
" Non je ne veux pas quitter notre armée
" Tant que les Prussiens sont dans mon pays

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite;
Devant ces fossés leur fuite s'arrêta,
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous.
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense.
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.
On fuit, on revient, l'assaut recommence :
Et le régiment des Turcos s'élança,
Et le régiment des Turcos périt.....
Les remparts sont hauts, la plaine est immense.
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé frappé, d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.
Il ne connaît pas la fuite fatale ;
La mort a déjà cerné son front pâle ;
Ses yeux, sans regards, sont à demi clos,
L'enfant est tombé frappé, d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin le canon mugit et bombarde ;
Levant doucement sa tête lugubre,
Son regard mourant s'anime soudain.
Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

« Ou sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite.
« Les avons-nous bien vaincus cette fois ?
« Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite ?
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit doucement de sa voix douce :
« Ou sont les Prussiens ? Ah ! réponds-moi vite !
« Dis, les avons-nous vaincus cette fois ? »

Et le vieux Turco se prit à lui dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus. »
« — Alors ! je m'en vais, veux-tu me conduire ?
« O ma chère mère !... » Et dans ce sourire,
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux Turco ne cessait de dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus. »

AMOUR VRAI ET INCONSTANCE

ILS n'étaient décidément pas faits pour être
heureux l'un par l'autre.

Elle, assoiffée d'idéal, ne demandant qu'à
se donner, se dévouer, se sacrifier, dût tout
cela ne servir qu'à faire naître un sourire,
qu'à mettre un rayon de gaieté aux lèvres et au
front de celui qu'elle avait connu un soir, à la fin
d'une vacance, et dont l'image était restée ineffa-
çable, là, tout au fond de son cœur de seize ans.

Lui, avec des échappées de tendresse aussi fugi-
tives qu'instantanées, se livrant tout entier et avec
passion un jour pour se reprendre de même le len-
demain, bon et dévoué jusqu'à accomplir des
choses folles, mais se montrant bien souvent aussi,
faible jusqu'à devenir cruel : une de ces natures,
enfin, capables d'héroïsme et de lâcheté tout à la
fois.

Je les avais rencontrés, un jour de juillet, à la
campagne, chez un ami commun, et je m'étais
soudain senti pris d'une vive sympathie, presque
de pitié douloureuse, pour cette jeune fille si
bonne, aimant de toute la force de sa belle et pure
âme, ayant foi en l'avenir et le bonheur ; pour ce
pauvre enfant abondamment doué des bienfaits de
la nature et du savoir, portant des aspirations de
héros dans une poitrine trop faible, se redressant
superbe à l'appel du devoir pour lutter lâchement
contre le premier obstacle venu.

Et pourtant, ils m'étaient apparus bien heureux
ce jour-là.

A travers les prés tout verts, à la poursuite des
papillons aux ailes pourpres d'or et de jaspe, à la
recherche de la violette, des marguerites et des
bleuets, ils volaient joyeux, tantôt pendus au bras
l'un de l'autre, tantôt se séparant brusquement
pour se rejoindre deux pas plus loin. Et dans la
tête feuillue des grands ormes, dans les lilas en
fleurs, les oiseaux suspendaient leurs chansons
pour hasarder un œil curieux dans la prairie, pour
écouter les cascades perlées des francs éclats de rire
qui leur arrivaient à travers la brise embaumée,
s'échappant du sol sous les chauds rayons du
soleil.

Ce tableau était ravissant au possible. Mais
une je ne sais quelle anticipation de cruelles en-
durances empoignait l'âme à son aspect.

Tous ces souvenirs me sont revenus hier, en re-
voyant le petit village de S... et j'ai voulu connaître

le sort de ces deux gais enfants d'autrefois, mes
amis d'un jour.

Elle, — c'est sa vieille mère qui me l'a appris
avec des larmes et des sanglots dans la voix, — est
morte, emportée par un mal terrible et qui ne par-
donne pas : la phtisie.

On m'a montré sa tombe perdue sous un fouillis
de fleurs et ombragée par un grand vieux chêne,
dans la tête duquel les oiseaux exécutent tout l'éché-
leur de leurs concerts.

Sa dernière pensée, alors qu'elle souriait déjà
aux Vierges ses sœurs, venues du ciel pour lui faire
escorte, fut à l'adresse de celui qu'elle avait tant
aimé, malgré ses faiblesses et ses trahisons.

Le cœur de la femme est ainsi fait quand le mal
ne l'a pas déformé : il meurt où il s'attache, et rien
ne le rubute. Ce n'est même que dans l'adversité,
dans les circonstances difficiles et ingrates qu'on
apprend à bien le connaître et l'apprécier.

Quant à lui, le décès de celle qu'il avait aimée
autant que sa nature inconstante et faible le per-
mettait, le plongea d'abord dans un violent déses-
poir. Il pleura, promit de rester fidèle jusqu'au
tombeau au souvenir de la pauvre morte. Mais peu
à peu le flot des plaisirs du monde le reprit et au-
jourd'hui, il jure, aux pieds d'une autre, amour et
fidélité, en attendant que son cœur s'éprenne
ailleurs.

D'aucuns le blâmeront cruellement. Il leur
vaudrait mieux le plaindre et l'absoudre ; car je
sais qu'il pleure bien souvent des larmes amères
sur ce qu'on appelle ses crimes de lèse fidélité et
que je qualifie, moi, les chutes et les errements
d'un être né pour le bien, mais qui a perdu la voie
que la Providence lui avait assignée dans la vie.

De tous les supplices, le plus cruel doit-être de
ne pouvoir se donner tout entier, et c'est celui qu'il
souffre avec un sourire contraint aux lèvres et des
blessures saignantes au cœur.

LORGNON.

St-Hyacinthe, 1887.

LE NEZ D'UN GOUVERNEUR

On lit dans les *Mémoires* de M. de Gaspé l'anecdote sui-
vante qui est mise dans la bouche d'un voiturier de la cam-
pagne :

Je conduisais lord Dorchester dans ma carriole,
par un froid du mois de janvier, à faire éclater une
église, lorsque je m'aperçus qu'il avait le nez aussi
blanc que de la belle crème. C'était un maître nez
que celui du gouverneur ! Je puis l'affirmer sans
manquer à sa mémoire, car c'était un brave homme,
aussi poli avec un habitant que s'il eût été un gros
bonnet. C'était un plaisir de jaser avec lui ; il par-
lait français comme un Canadien, et une question
n'attendait pas l'autre.

— Excellence, que je lui dis, sauf le respect que
je vous dois, vous avez le nez gelé comme un gre-
ton.

— Que faut-il faire alors ? me dit le général, en
portant la main à la partie endommagée, qu'il ne
sentait pas plus entre ses doigts que si elle eut
appartenu à son voisin.

— Ah ! dame ! voyez-vous mon général, je n'ai
encore manié que des nez canadiens. Le nez an-
glais c'est peut-être une autre paire de manches.

— Que fait-on dans ce cas, me dit le gouverneur,
à un nez canadien ?

— Un nez canadien, Excellence, c'est accoutumé
à la misère, et on les traite assez brutalement en
conséquence.

— Supposez, dit le général, que le mien, au lieu
d'être anglais soit canadien.

— Oui, Excellence, mais, il se rencontre encore
une petite difficulté. Tous les Anglais n'ont pas
l'honneur de porter un nez de gouverneur, et vous
sentez que le respect et la considération.....

— G... m ! dit lord Dorchester, perdant patience,
allez-vous en finir avec vos égards pour mon pauvre
nez, qui est déjà dur comme du bois ? Je vous dis
de me faire le remède que vous connaissez, si vous
l'avez sous la main.

— Oh ! là n'est pas la difficulté, Excellence, il
n'est pas nécessaire d'en faire une provision avant
de se mettre en route, j'en ai trois bons pieds de
cette médecine sous ma carriole, elle ne coûte pas
tant que celle des chirurgiens.

— Comment, dit le lord, c'est de la neige ?

— Certainement.

— Allons, vite au remède, avant que le nez me
tombe dans la carriole.

— Je n'ose, dis-je, le respect, la considération
que je dois à votre Excellence...

— Voulez-vous vous dépêcher, bavard infernal ?
qu'il me dit.

Quand je vis qu'il se fâchait, lui toujours si
doux, si bon, je commençai la besogne en consi-
dération, et avec quelques poignées de neige, je lui
dégelai le nez comme père et mère, mais il faut
avouer que j'en avais plein la main du nez du gou-
verneur.

CONNAISSANCES UTILES

Pour faire cuire un jambon.—Si vous aviez un jam-
bon à faire cuire, vous vous féliciteriez d'avoir rem-
pli la marmite de cidre, au lieu d'eau. Les pommes
ou leur jus sont, au dire d'éminents gourmets, le
naturel assainissement du porc. Le jambon, cuit
de cette manière pendant trois heures, doit être
placé ensuite dans un four, pendant le même espace
de temps.

Avant de plonger le jambon dans le cidre, il est
essentiel de le frotter ferme.

Confitures sans cuisson.—Pour faire d'excellentes
confitures, sans employer la cuisson, déposer le jus
des fruits dans des pots de verre, avec un poids
égal de sucre. Ces pots sont ensuite placés en
plein soleil, sous des cloches de verre. On les laisse
ainsi deux jours, en ayant soin de les rentrer pen-
dant la nuit. Au bout de ce temps, les pots sont
recouverts d'un papier imbibé d'eau-de-vie, puis
d'un autre papier plus fort, comme les confitures
ordinaires. Ainsi préparées, les confitures ont un
goût délicieux, et se conservent parfaitement mé-
me pendant plusieurs années.

JEU DE BILLARD

Un grand match, entre MM. Maurice Vigneaux et Lucien
Piot, a été joué, à l'Académie de la rue Vivienne, à Paris,
devant une nombreuse assistance. Vigneaux a maintenu sa
réputation de premier champion français en jouant par phases
dans un style superbe ; il a eu des moments de trouble et a
manqué des coups très simples ; mais Lucien Piot est trop
aimable pour l'avoir laissé seul à barboter ; les deux grands
virtuose ont eu le premier soir une série de manque qui tour-
naient au comique. Comme ils se sont vite relevés ! Vigneaux
a produit de longues séries qui ont rappelé ses meilleures per-
formances ; Piot a eu, à son actif, des rappels merveilleux, des
coups éblouissants d'exécution ; seulement, ce n'est pas comme
ça qu'on se bat dans un duel.

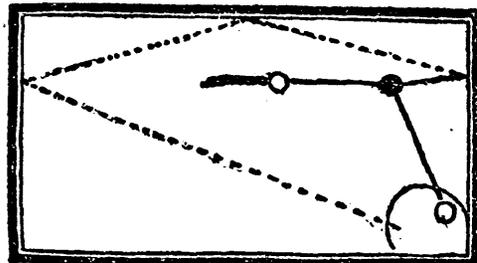
RÉSULTAT FINAL

| | |
|---------------|-------|
| Vigneaux..... | 2,000 |
| Piot..... | 1,584 |

Dans la dernière séance, le jeu a été excellent des deux
côtés. Piot a fait la défense la plus courageuse, mais il avait
trop de retard pour pouvoir espérer un meilleur résultat.

Une curieuse partie.—Il y a quelques temps, Dumans
jouait contre Rudolphe à l'Académie de Billard de la rue
Vivienne, à Paris. La partie était en 600 points, jeu
libre. Ce Rudolphe est un rude caramboleux qui venait
d'escarbouiller un des maîtres de l'établissement. Il dé-
bute par 95 de série ; Dumans manque sa reprise. Rudolphe
fait 12 points et alors... oh, surprise ! oh, merveille ! Dumans,
armé de son grand arrosoir, fait pleuvoir sur son adversaire
une pluie fine de ces carambolages mignons qui se pelotent le
long de la bande ; il en fait 100, il en fait 200, il carambole
encore et toujours et si bien qu'il en fait 600 de suite puisqu'il
fait tout vous dire. — N'est-ce pas là un curieux résultat. Zéro
au premier coup de queue, six cents au second, c'est épique.
Quant à M. Rudolphe, il n'a rien à se reprocher, car il a fait
107 points en deux reprises, ce qui donne une belle moyenne.

Le Jeu de billard doit beaucoup à Berger, le professeur
Lyonnais, dont on se rappelle l'étourdissante virtuosité. Voici
une étude composée par lui et qui fait parti de son cours su-
périeur :



Prenez votre bille un peu bas. Amortissez le coup et car-
rambolez de bille à bille doucement. La rouge après avoir
touché les bandes B et D se réunira aux deux autres.

COMMENT S'HABILLER



No 1. Toilette en sicilienne et velours. No 2. Toilette en velours et dentelle.

No 1.—Toilette en sicilienne, velours, gaze et passementerie de jais, vue devant et de côté. Cette toilette se compose d'un tablier plissé de trois plis couchés et un gros pli creux ; le côté droit de la jupe est continué comme le tablier, le dos est formé de gros pli creux. Un panneau de drap brodé, est posé à gauche sur la jupe, il est arrêté sous le premier pli creux du dos, sur lequel sont posées quatre belles appliques de jais. Une frange de jais garnit le bas du tablier. Une écharpe de sicilienne est drapée haut sur le tablier et arrêtée sur les hanches. Un lé de sicilienne, posé sur le côté droit et passant sous l'écharpe relevé légèrement sous une bande de sicilienne arrêtée sur le lé par des motifs de passementerie. Dos de tunique continu nt le lé du côté droit et relevé entièrement en arrière de la hanche gauche. Corsage ouvert largement sur un plastron de gaze arrêté dans le haut, sous un hausse col de velours brodé, et dans le bas sous une large ceinture également en velours brodé. Les bords du devant du corsage sont ornés de motifs de passementerie. Collet de velours. Manches demi-longues, avec revers de velours brodés. Manches de gaze froncés ; sous la manche poignet de velours.

No 2.—Toilette en velours noir, dentelle et jais. Jupe de faille garnie devant d'un très haut volant de dentelle. Un tablier de dentelle biaisée de droite à gauche est monté en fronces en biaisant de la hanche droite au côté gauche. Un plastron froncé à l'encolure et au bas vient rejoindre ce tablier, les fronces étant dissimulées sous une écharpe de velours arrêtée sous la veste à droite, et formant nœud avec floche et pan retombant sur le côté gauche. Traîne de velours avec côté plats, brodés de jais. Petite veste de velours entièrement ouverte sur le plastron de dentelle brodée tout autour d'une bande de jais. Collet de velours brodé, parements assortis. Un volant de dentelle froncée orne le bas des manches.

CHOSSES ET AUTRES

On a réussi à mettre un bateau en mouvement sur la Seine au moyen d'ailes artificielles, agissant dans l'air et mues par une roue.

De l'eau de chaux et du lait est un des meilleurs remèdes pour la dyspepsie ou l'indigestion.

L'évêque Ireland, de Minnesota, dit que "le journalier américain, gagnant deux ou trois piastres par jour, ne peut supporter sa famille, son église et le cabaret."

Sur les 11,120 milles de chemin de fer en opération dans la confédération canadienne, le Nouveau-Brunswick en possède le huitième, soit 1,379 milles.

Il existe dans le comté de Clearfield, Pa., un homme et ses deux fils qui sont mariés aux trois sœurs. Le père est marié à la plus jeune des sœurs. Quelques-uns des enfants ne connaissent pas leurs oncles d'avec leur grand-père. Le monde ne devrait pas être divisé en tra-

vailleurs et en penseurs. Chaque travailleur devrait aussi être un penseur, surtout en agriculture, où toute chose doit se faire en son temps avec intelligence et délibération. Cela est indispensable au succès du cultivateur.

Philadelphie est un des plus grands centres des Etats-Unies pour la fabrication des parapluies. On estime à 8,000,000 le nombre de parapluies fabriqués aux Etats-Unies, soit 1 par 6 personnes. On en importe un demi-million de France. Ce n'est qu'en 1800 qu'on a commencé à les fabriquer aux Etats-Unies.

On estime à 300,000 milles la longueur totale des chemins de fer par tout le monde, et l'Amérique en possède la moitié. Les Etats-Unies en ont plus que n'importe quel autre pays ; il ne faut pas oublier que le Canada a, de tous les pays du monde, la voie ferrée ininterrompue la plus longue.

Le Times de Chicago dit qu'on recommande maintenant le raisin comme remède pour l'obésité. On donne au patient une livre de raisin à manger le premier jour, et on augmente la quantité jusqu'à ce qu'il en mange cinq ou six

livres par jour. On diminue graduellement la quantité d'autre nourriture et, finalement, la diète consiste seulement en raisin.

L'explorateur Ludwig Wolff, qui est de retour du Congo, raconte qu'il a rencontré, dans la région de Sankouron, plusieurs tribus de nains, ayant généralement moins de quatre pieds de hauteur, figure imberbe, et les cheveux courts laineux. Ceci, dit Wolff, confirme les anciennes conjectures de Hérodote et d'Aristote sur l'existence d'une race de pygmées en Afrique. M. Wolff fut très bien reçu chez ces nains Lilliputiens.

PAPIER TRANSPARENT.—La Revue Horticoles annonce qu'un Japonais vient d'inventer un procédé qui permet de fabriquer du papier avec les algues marines. Ce papier, très consistant, possède, paraît-il, une transparence telle qu'on peut l'employer, en place du verre, pour vitrer les fenêtres. Il reçoit très bien les différentes couleurs et imite, alors, les anciens vitraux. La nature ultra-mucilagineuse des algues fait que cette découverte intéressante n'a rien de surprenant, et nous espérons que de nouvelles recherches exécutées, cette fois, en France, ajouteront une nouvelle branche à notre industrie du papier.

BALANCE DE NOS MARCHANDISES DES FÊTES VENDUES A SACRIFICE

Modes et Nouveautés !!

CHAPEAUX, MANTEAUX, LAINAGES, ETOFFES A ROBES.

Modes et Nouveautés !!

Venez voir nos prix

MLLE J. CHAMPAGNE, 752, STE-CATHERINE

LE PALAIS D'ARGENT 33 RUE ST-LAURENT

Cadeaux de Noces

d'Anniversaires de Naissance

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville.

Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers des- sins dans les argenteries et articles plaqués.

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, pu- blié à New-York contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance de nos Marchandises des Fêtes

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

REMEDE DE LEDUC



Guérit la diphtérie, grippe, bronchite, asthme, rougeole, fièvre scarlatine noire, maladie du foie, consomption et inflammation de poumons et du foie.

Preuves, par affidavits assermentés des guérisons opérées par le remède de Leduc pour la coqueluche, nous citerons les noms ci-dessous mentionnés :

Pour la coqueluche, bronchite, toux, consomption et inflammation de poumons. Ed. Mousseau, A. Rochon, J. P. Fortin, E. L. Deslauriers, Célestin Laurin, Joseph Séguin, Charles Fortin, Téléphore Bonnin, François Mailloux. Assermentés en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour un cas de coqueluche suffoquant, avec effusion de sang par les yeux et les oreilles : N. Dalpé. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la consomption galopante, à la 1re période : Louis Vaillancourt. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la fièvre scarlatine noire angineuse : E. Legault dit Deslauriers. Assermenté en présence de J. A. Champagne J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour l'inflammation de poumons et d'intestins : Célestin Laurin. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour la diphtérie, deux enfants condamnés : Alexis Daoust, menuisier. Assermenté en présence de N. Tétraut J. P. Hull, 8 Juin 1886.

Certificats :

Pour toux opiniâtre très-grave, chez deux enfants, R. C. Auld, 78 rue Fort, Montréal, 8 Mai, 1886.

Pour bronchite et dyspepsie sur lui-même et deux de ses enfants ; et, plusieurs autres personnes guéries avec le même remède, par lui vendu : Alf. Bonnin, épicer, No. 2 marché St-Laurent, Montréal, 23 Juin, 1886.

Pour l'asthme : François Dagenais, 324, rue St-Hypolite. Signé en présence de : Cyrille Lortie, ferblantier ; Antoine Daoust, boucher ; Joseph Laurin, marchand de bois ; Maurice Daoust, boucher ; Montréal, 3 Novembre, 1886.

Pour l'asthme : Zotique Sancier, 933 rue St-Laurent, Montréal. Signé en présence de Thomas Berry et Ed. Nap. Nairne Blackburn Montréal, 27 Octobre, 1886.

Et, autres remèdes pour la purification du sang, névralgie, mal de tête, beau-mal, érysipèle, cholera avec vomissement, les maladies nerveuses, les darts vives, épilepsie et herpès à la puce.

Ainsi que, la tisane de racines récemment découverte, pour la guérison de l'Hydropisie, le tranchement d'urine, le rhumatisme inflammatoire et la jaunisse.

Preuves de son efficacité : Mde Alf. Meloche, Melle. Délima Bonnin, 171 rue Elizabeth et, Mr. Tibodeau, bijoutier, 13 rue Jean.

Ces remèdes sont en vente au No. 634, rue St-Laurent, Montréal.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 230.—ENIGME

Je suis fabriqué par un ouvrier,
Dont le métier
Est celui de menuisier.
A celui qui m'achète, je ne sers pas,
Et celui que je sers ne me voit pas.

No. 231 —ANAGRAMME

Si mon premier possède une âme
Arde et prompt à s'enflammer,
Mon second peut braver la flamme
Et rien ne peut le consumer.

SOLUTION :

No 228.—Le ROI PEPIN sans air (R), sans (O), sans lit (L), sans pain (PIN), privé du peu (PE) qui lui reste gémit (G mis) seul dans un coin.

No 229.—Le mot est : Cou-rage.

ONT DEVINÉ :

Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Mlle Philomène Latour, St-Jérôme ; G. E., Ottawa ; Mlle Corinne Chartrand, St-Janvier ; Willie Baker, collège de Joliette ; Sphinx, Valleyfield ; J. F. Eug. Beauchamp, Arthur Lapointe, Mlle Eugénie Lauzier, Atsamen, Arthur Barbeau, Mlle Lucie Beau, Maudie, Québec ; Mme F. Beauchemin, Raoul, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Jos. Pelletier, Montréal ; Alvina Hainault, Berthier ; Mme J. B. E. Bédard, Ottawa ; Mme Ed. Latleur, Québec ; F. Bourbonnière, L. U. Renaud, Montréal.

HORACE PEPIN, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,
Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 82, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

Livres éternels ! Livres d'éternels !

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

C. O. BEAUCHEMIN ET FILS,

256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe pour Cadeaux et Eternels.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres de Prières et de Piété ; Albums d'images pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en français, nouvelles et inédites. Cartes unies, frangées et sachets. Cartes de visites, tous les genres. Cartes à jouer. Albums à photographies et autographes, le plus riche assortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fantaisie, cartes de visite, cartes à jouer, sera adressé sur demande. Le catalogue de littérature est en préparation, on est prié d'en faire aussi la demande.

AUX FAMILLES

Nous appelons l'attention particulière des familles sur la REDUCTION SPECIALE dans les

ETOFFES A ROBES

— ET LES —

LAINAGES

Que fait en ce moment la maison Perreault. Le public ne devrait pas manquer de visiter cet établissement avant de faire ses achats, car les avantages qu'on y offre sont vraiment extraordinaires, et cette réduction de prix est faite en vue de diminuer son stock.

L. M. PERREAULT
225, RUE ST-LAURENT

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

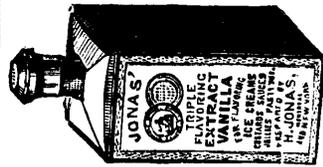
Réduction générale sur toutes nos Marchandises

Tous nos Tweeds, Draps, Etoffes à Robes, Tapis, Prélarts, etc., etc. vendus à sacrifices pour la dissolution au mois de janvier

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."



ETABLIE EN 1870

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,
10 - RUE DE BRESOLES - 10
(BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT - LAURENT - 18
MONTREAL

FUMEZ LE CIGARE
DOCTOR
R. COURTEAU & CIE.,
210 - RUE CRAIG - 210
MONTREAL

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

A. BYARELLE,
41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE
CHAUSSURES
Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

CREMERIE

M. Giard a l'honneur de solliciter le patronage du public, pour son commerce, et rappelle à ses nombreux clients de sa crémierie de Saint-Antoine de Richelieu qu'il est encore prêt à recevoir toute commande qu'on voudra bien lui confier.

Beurre des crémieries et des cultivateurs, fromage à la crème, œufs frais, reçus tous les jours, pois et fèves.

J. A. GIARD,
36, RUE BONSEOURS, MONTREAL

VICTOR ROY
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

POESIE

Au jour de l'an les villages et les villes Tressaillent d'allégresse et de bonheur. Partout les jeunes gens et les jeunes filles S'échangent leurs souhaits avec ardeur, Souhaits accompagnés d'une caresse Le vieillard lui-même, près du tombeau, Bénit la Providence et avec ivresse Salut ce jour comme le plus beau. C'est bien légitime, et non sans raison, Mais il serait pas juste peut-être, D'oublier que MM. Massicotte & Frère Vendent l'eau minérale St-Léon Au numéro 217, rue Ste-Elizabeth.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,
et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au
NO 1615, RUE NOTRE-DAME,
convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

30 DAYS' TRIAL
DR. DYES' VOLTAIC BELT
(BEFORE - AND - AFTER)
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial. **TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,** WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address **VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.**

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

LABBÉE & CIE,

MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles,
Vernis,
Vaiselles,
Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas. Confection supérieure, coupe de haut goût.

Mlle C. LEMIEUX

848, rue Sainte-Catherine, Montréal

Chester's Cure!

Pour la
L'Asthme
Toux
Rhumes
Bronchites
Catarrhe
Enrouements
Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûre de pouvoir acheter à des Remèdes Sauvages Patentes, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rife, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe P. Q., dans le bloc des Dlle Larivière.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 15 janvier 1887

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

Calme, ou plutôt cette impassibilité qu'il savait menteuse, l'inquiétait. Il devinait d'effroyables tempêtes sous ce masque tragique et ne s'expliquait point où cette femme brisée, cette mère au désespoir, puisait l'énergie nécessaire pour oublier ses souffrances physiques et dominer ses douleurs morales.

— Je ferai ce que vous désirez, madame... répliqua le jeune homme. Mais à votre tour vous ne refuserez pas de prendre une potion dont je vais donner la formule et sur laquelle je compte absolument pour vous soutenir.

— Je vous obéirai, docteur... murmura Mme Leroyer, avec un triste sourire.

— Les pharmacies sont encore ouvertes... dit Etienne en s'adressant à Berthe. Je vous prierai, mademoiselle, d'aller tout de suite faire préparer mon ordonnance.

— Il y a du papier et des plumes dans la pièce voisine, répondit vivement la jeune fille.

Elle entraîna le docteur et, dès qu'elle se trouva seule avec lui, demanda d'une voix tremblante :

— Pourquoi cette potion ?... ma mère est donc en danger ?

— Non, mademoiselle.

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure !... mais le danger peut venir d'un moment à l'autre et mieux vaut le prévenir que d'avoir à le combattre.

— Vous avez raison, docteur... Voici ce qu'il vous faut pour écrire...

La jeune fille prit l'ordonnance et s'élança dans l'escalier pour courir commander la potion chez le pharmacien.

Etienne rentra dans la chambre mortuaire.

Mme Leroyer avait allumé le cierge acheté par Berthe, et à la clarté pâle de ce cierge elle lisait les prières des morts dans un vieux livre d'heures.

Le jeune médecin la contemplait avec effacement. Une si grande force d'âme en de telles circonstances lui paraissait absolument surhumaine.

Berthe revint au bout de dix minutes, apportant une petite fiole et un gobelet.

Le docteur agita la fiole, versa dans le gobelet la moitié environ de son contenu, et, s'approchant d'Angèle, lui dit :

— Buvez, je vous en prie...

Mme Leroyer fit un signe affirmatif, avala le liquide jusqu'à la dernière goutte et se plongea de nouveau dans sa lecture.

La jeune fille s'approchant d'Etienne murmura près de son oreille :

— Maintenant, si vous voulez, nous nous occupons des lettres.

— Dans un moment, répondit le médecin du même ton.

Berthe n'insista pas, et silencieuse joignit les mains en balbutiant une prière.

Etienne avait les yeux fixés sur Mme Leroyer avec une profonde attention.

Il paraissait attendre quelque chose.

Bientôt il vit la veuve du supplicié faire les mouvements brusques habituels aux personnes qui luttent contre le sommeil.

A plusieurs reprises elle passa la main sur ses paupières qui se fermaient malgré ses efforts.

Sa tête se balançait d'une épaule à l'autre et finit par se fixer en arrière, appuyée au dossier du fauteuil.

Le livre d'heures, s'échappant de ses doigts amollis, tomba sur le lit mortuaire.

— Mon Dieu ! demanda Berthe effrayée, qu'a-t-elle donc ?

— Silence ! dit le docteur en appuyant un doigt sur ses lèvres. Elle dort !...

— Ce sommeil est étrange...

— Nullement... J'ai usé d'un subterfuge pour éviter à votre mère cette veillée navrante qu'un irrémédiable épuisement aurait suivi sans doute... Elle a pris un narcotique inoffensif... Placez un

tandis qu'Etienne se plongeait dans une rêverie douloureuse.

A six heures et demie du matin Mme Leroyer dormait encore, mais son sommeil devenait agité.

— Docteur, murmura Berthe, voyez...

— Je vois, mademoiselle... Elle s'éveillera dans un instant...

Angèle en effet ouvrit les yeux au bout de quelques minutes. Elle promena autour d'elle un long regard et ne put cacher sa surprise en voyant qu'il faisait jour.

— J'ai dormi... balbutia-t-elle, et vous m'avez laissée dormir !...

— Nous nous serions bien gardés de vous réveiller, madame, car le sommeil vous faisait du bien...

XLV

— Il me semble en effet que je me sens plus forte...

— Soyez sûre que vous ne vous trompez pas...

— Quelle heure est-il ?

— Près de sept heures...

— Vous avez préparé les lettres ?...

— Oui, mère, répondit Berthe, M. Etienne les a écrites et j'ai mis moi-même les adresses...

— Un commissionnaire les portera ce matin... dit Mme Leroyer.

— Et je vais les lui donner en descendant... ajouta Etienne.

— Vous nous quittez déjà, docteur ?

— Il le faut bien, madame. J'ai des visites à faire...

— C'est juste... Le malheur rend égoïste... on oublie ! Berthe, mon enfant, tu vas me donner ce qu'il me faut pour m'habiller...

— Vous allez sortir, mère ?

— Il faut que j'aille à la mairie faire la déclaration...

Etienne intervint :

— Permettez-moi d'insister de nouveau, madame, pour vous éviter une démarche pénible... dit-il. Donnez-moi l'autorisation de me charger de tout...

— Je vous remercie comme hier, et comme hier je refuse... répliqua la mère de douleur. Il y a là un dernier devoir à remplir envers l'enfant que j'ai perdu... et je veux remplir ce devoir moi-même...

En présence d'une détermination si ferme, aucune insistance n'était possible.

Le docteur serra les mains des deux femmes et se retira en emportant les lettres et en promettant de revenir dans la journée.

Mme Leroyer fut bientôt prête.

Elle mit dans sa poche les papiers de famille qu'elle avait cachés sous son traversin et revint près de Berthe.

— Mon enfant, lui dit-elle, nous devons consulter nos ressources avant d'agir... Je voudrais que ton frère n'ait pas un convoi de dernière classe... que pouvons-nous ?...

— Mère, répondit la jeune fille, non sans un peu d'hésitation, vous pouvez ce que vous voudrez...

— Nos économies ne sont donc pas tout à fait épuisées ?

— Il s'en faut de beaucoup, mère...

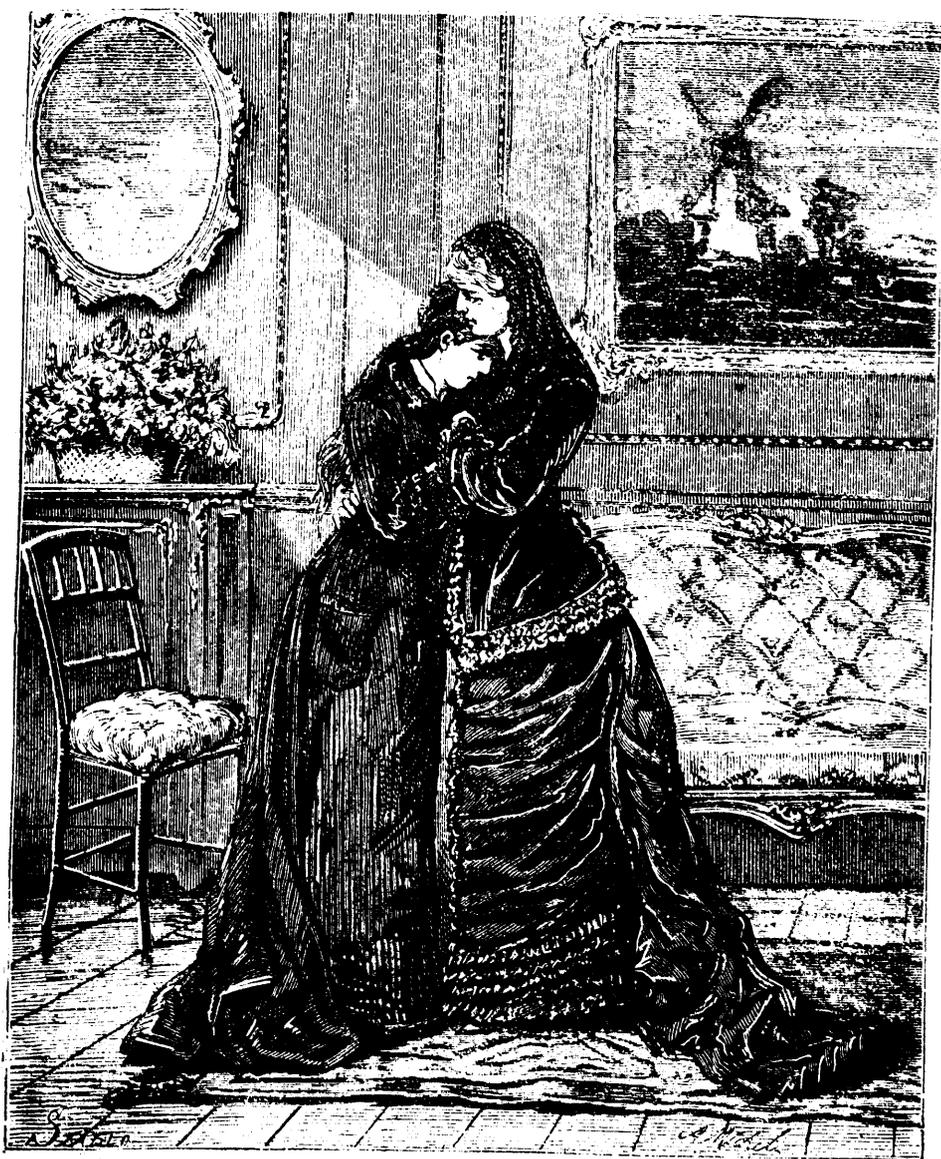
— Combien reste-t-il ?

— Près de cinq cents francs...

Mme Leroyer regarda Berthe avec stupeur et répéta :

— Près de cinq cents francs ! Tu ne te trompes pas ?

— Non, mère...



Berthe jeta ses bras autour du cou de sa mère dont elle couvrit les joues de baisers.—(Page 44, col. 1).

oreiller sous ses épaules... Quand elle se réveillera elle aura retrouvé les forces dont elle a tant besoin...

Berthe obéit, puis elle passa dans la chambre voisine où le docteur écrivit les quelques lettres de convocation demandées par Mme Leroyer.

Ces lettres, avons-nous besoin de le dire, portaient le nom d'Abel Monestier, le seul sous lequel ses camarades connaissaient le pauvre enfant.

Vers quatre heures du matin les deux jeunes gens avaient fini leur travail.

— Maintenant, mademoiselle, dit Etienne, prenez un peu de repos... je vais rejoindre madame votre mère et veiller auprès d'elle.

Berthe secoua la tête.

— Je ne suis pas fatiguée... répondit-elle, nous veillerons tous deux.

Et elle alla s'agenouiller au chevet de son frère,

—J'étais bien loin de croire que nous fussions si riches...

—C'est toi qui te trompais... tu vas voir...

Et la jeune fille, pour prouver son dire, alla chercher dans un meuble une partie de la somme qui lui avait été remise par Étienne la veille au soir.

Angèle, étonnée, murmura :

—C'est vrai...

Puis elle ajouta :

—Mais il ne faut pas oublier que nous avons des dettes.

—Lesquelles ?

—Nous devons beaucoup au docteur Loriot...

Berthe rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Le docteur n'acceptera rien... balbutia-t-elle.

—Il te l'a dit ?

—Oui, mère.

—Ah ! s'écria Mme Leroyer avec attendrissement, c'est la Providence qui a placé ce jeune homme sur notre chemin ! Grâce à son affection pour nous, grâce à son désintéressement, Abel aura sinon de belles funérailles, du moins une tombe qui portera son nom et sur laquelle nous pourrions aller prier...

La pauvre mère leva les mains et les yeux vers le ciel, et poursuivit :

—Mon Dieu, Dieu tout-puissant, qui mettez une consolation à côté des plus poignantes douleurs, je vous remercie et je vous bénis...

Les yeux de Mme Leroyer se tournèrent vers le lit.

La forme rigide du cadavre se dessinait sous la blancheur du drap.

Un sanglot monta de la poitrine aux lèvres d'Angèle et d'abondantes larmes inondèrent son visage.

Berthe jeta ses bras autour du cou de sa mère dont elle couvrit les joues de baisers en balbutiant :

—Du courage !... Il en faut beaucoup... mais Dieu ne nous abandonnera pas...

Mme Leroyer domina son émotion, serra Berthe contre sa poitrine avec une véritable furie de tendresse, se munit d'argent, s'enveloppa dans un châle noir, elle portait le deuil de son mari depuis vingt ans ! et sortit.

Une fois dans la rue, au grand air, il lui sembla qu'elle respirait avec moins de peine et qu'un peu de force lui revenait.

Cependant, comme elle avait beaucoup de choses à faire et qu'elle craignait une défaillance soudaine, elle prit une voiture et se fit conduire place Saint-Sulpice, à la mairie de son arrondissement.

Elle passa là une heure d'attente interminable dans les bureaux, se rendit ensuite au cimetière Montparnasse pour une concession, et rentra au logis où Berthe, qui avait préparé quelques aliments, la contraignit à prendre un peu de nourriture.

Dans l'après-midi le docteur Étienne revint auprès des pauvres femmes, leur apportant par sa présence seule une sorte de consolation.

L'enterrement devait avoir lieu le lendemain jeudi, à neuf heures précises du matin.

René Moulin attendait ce jour avec une fiévreuse impatience.

Après son diner, qui ne se prolongea guère, il s'installa pour tuer le temps dans un estaminet de la place de la Bastille, se fit apporter du café et demanda un journal du soir.

Le café répondait à un besoin, à une habitude, mais le journal devait simplement lui servir de contenance, car il ne s'intéressait guère à la politique.

On lui apporta *Le Monde*.

Ses yeux se fixèrent machinalement sur la première ligne de la première colonne, suivirent cette colonne jusqu'au bout, entamèrent la seconde, puis la troisième, et ne parurent disposés à s'arrêter que lorsqu'ils auraient atteint la signature du gérant et le nom de l'imprimeur.

On aurait pu croire que le journal intéressait prodigieusement René Moulin.

—En réalité il ne lisait pas, ou plutôt il ne savait pas ce qu'il lisait. Sa pensée était ailleurs ; son imagination le transportait au cimetière Montparnasse, dans la matinée du lendemain, près de la tombe de Paul Leroyer.

C'est ainsi qu'il parcourut d'une façon absolument inconsciente la nomenclature des mariages,

et qu'il arriva sans s'en douter à celle des décès.

Soudain il poussa une sourde exclamation qui fit retourner ses voisins, et où la surprise et la douleur se mêlaient à doses égales.

Le nom de son ancien protecteur, ce nom, cause de sa préoccupation, venait de frapper ses yeux distraits.

En même temps il devenait très pâle.

—C'est impossible... murmura-t-il à demi-voix. J'ai mal lu... D'ailleurs que prouve un nom ? les homonymes sont nombreux partout...

Il relut la ligne qui venait de produire sur lui une impression si profonde et qui faisait partie de la liste des décès du sixième arrondissement.

Abel Frédéric Leroyer, vingt-cinq ans... répéta-t-il. Le même nom de famille, les mêmes prénoms, le même âge ! C'est étrange ! et je commence à trembler ! La fatalité continue-t-elle à poursuivre avec acharnement les enfants du martyr ?... Ne suis-je revenu en France que pour trouver mort le fils auquel j'apportais peut-être la réhabilitation de son père ? Ce serait désolant !

René Moulin laissa retomber le journal, appuya ses coudes sur la table, posa sa tête dans ses mains et réfléchit pendant quelques secondes.

—Une erreur est invraisemblable, j'en conviens, mais elle est possible... reprit-il. Il faut éclaircir ce doute au plus vite... Je veux savoir... savoir aujourd'hui même...

Le mécanicien reprit le journal pour le consulter de nouveau et fit un geste de dépit...

La feuille du soir enregistrait le décès d'Abel Frédéric Leroyer parmi ceux du sixième arrondissement, mais n'indiquait point la rue où avait eu lieu ce décès.

—Il faut prendre mon parti de passer une mauvaise nuit... murmura René... J'aurai demain à la mairie l'adresse et tous les renseignements, mais ce soir les bureaux sont fermés depuis longtemps... Personne ne pourrait me répondre, et je ne possède aucun moyen d'arriver au but sans fil conducteur... J'attendrai...

Le jeune homme sortit du café où il étouffait, et fit un tour sur les boulevards afin de calmer la fièvre qui brûlait son sang depuis qu'il avait lu le nom d'Abel Leroyer.

Une promenade d'une heure rétablit chez lui l'équilibre physique et moral et rafraîchit son cerveau.

Il se sentait relativement calme quand il rentra dans son logement de la place Royale.

Pendant toute la nuit de mauvais rêves et des cauchemars sinistres hantèrent son sommeil troublé.

Dès l'aube il fut debout.

A sept heures il sortit de chez lui et, pour tromper son impatience en allant plus vite, il prit une voiture qui le conduisit grand train à la place Saint-Sulpice où il entra dans la mairie.

Avons-nous besoin d'affirmer qu'à cette heure matinale les bureaux n'étaient point ouverts ?

Le concierge auquel il témoigna sa surprise lui rit au nez fort irrespectueusement et lui dit que messieurs les employés arrivaient le plus tard possible, dans tous les cas jamais avant neuf heures.

—J'attendrai... pensa René comme la veille au soir.

Il avait en effet beaucoup à attendre car il était huit heures à peine. Il sortit de la mairie et se mit à marcher de long en large sur la place Saint-Sulpice, allant jusqu'à l'église, foulant le trottoir qui s'étend devant les hautes murailles du grand séminaire, regardant sa montre toutes les cinq minutes, la croyant arrêtée, et aussitôt après consultant le cadran de l'horloge et s'étonnant de la lenteur des aiguilles.

XLVI.

Enfin neuf heures sonnèrent.

René n'attendit pas le dernier coup du marteau sur le timbre et se précipita dans l'édifice municipal.

—Le bureau des décès ? demanda-t-il au concierge qui le reconnut et le lui indiqua en riant.

Le mécanicien gravit l'escalier, poussa la porte et entra.

Enfin il trouva l'employé à son poste et demanda le renseignement tant désiré.

—Quand la déclaration a-t-elle été faite ? demanda celui-ci.

—Je l'ignore, mais j'ai lu hier l'annonce du décès dans un journal du soir, ce qui permet de supposer que la déclaration date d'avant-hier ou d'hier matin...

L'employé, sans répondre, feuilleta le registre qu'il avait devant lui tout ouvert, et chercha dans les déclarations de l'avant-veille et de la veille, les noms demandés par le demandeur.

—Nous y voici... fit-il. Abel-Frédéric Leroyer, fils de Paul Leroyer, décédé, et d'Angèle Simonnet, son épouse...

—C'est cela !... c'est bien cela ! s'écria René Moulin dont le cœur battait avec violence.

Le bureaucrate poursuivit :

—Le défunt demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, n° 19.

—Et pourriez-vous me dire quel jour et à quelle heure aura lieu le convoi, ou s'il a eu lieu déjà ?

—Vous saurez cela au bureau des pompes funèbres...

—Merci, monsieur...

—Monsieur, je suis votre serviteur...

René sortit, mais au moment de chercher le bureau en question il se dit :

—A quoi bon m'informer de l'heure ?... Je sais l'adresse et je vais m'y faire conduire...

Il monta en voiture et cria au cocher :

—Rue Notre-Dame-des-Champs, 19...

Le cocher fouetta son cheval.

—Impossible de conserver l'ombre d'un doute, se dit le mécanicien, tandis que son fiacre roulait, c'est bien Abel, le fils de mon bienfaiteur... Pauvre mère ! pauvre mademoiselle Berthe !... dans quel état vais-je les trouver, grand Dieu ! Oserai-je, au plus fort de leur désespoir, me présenter à elles comme un vivant souvenir du passé ?... Oserai-je leur parler de la triste victime d'une erreur judiciaire, au moment où elles vont mettre leur fils et leur frère dans la tombe ?... Ce serait cruel... Je ne raviverai pas aujourd'hui de cuisantes douleurs, j'attendrai... mais je les aurai vues et je saurai si le logis d'Abel était aussi le leur...

Tandis que René se disait ces choses, la voiture franchissait la courte distance qui sépare la place Saint-Sulpice de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Le cocher fit halte.

Le mécanicien jeta un coup d'œil par la portière.

—C'est le numéro 21, ici, fit-il, avancez...

—Impossible, bourgeois... il y a un fourgon des pompes funèbres devant le 19.

Le fait était vrai, et des employés rangeaient dans ce fourgon les étoffes des tentures qui avaient servi pour l'exposition du cercueil d'Abel.

—J'arrive trop tard... pensa René.

Il sauta sur le trottoir et entra dans l'allée de la maison.

La portière causait avec une voisine sur le seuil de sa loge et René entendit ces mots :

—Bien sûr que c'est un grand malheur, car ces locataires-là, voyez-vous, ça a beau ne pas être riche, c'est la crème des braves gens.

—Mme Leroyer, s'il vous plaît c'est bien ici ? demanda René en saluant.

—Leroyer ? répéta la concierge. Connais pas, monsieur.

—Comment ! s'écria René, vous ne connaissez pas ?

—Ni d'Eve ni d'Adam...

—Mais n'est-ce point la mère du jeune homme dont le convoi a lieu ce matin ?

—Jamais de la vie ! La mère du pauvre Abel se nomme Mme Monestier.

René se souvint aussitôt des renseignements recueillis sur son compte, desquels il résultait que la veuve du décapité avait changé de nom.

—Je ne sais où j'avais l'esprit... reprit-il. La nouvelle imprévue de cette mort m'a troublé...

—A la bonne heure... Mais si vous étiez invité pour le convoi, monsieur, vous arrivez trop tard...

Le corps en ce moment doit sortir de l'église et se diriger vers le cimetière...

—Quel cimetière ?

—Celui de Montparnasse...

—Et c'est bien ici que Mme Monestier demeurait avec son fils ?...

—Avec son fils et sa fille, oui, monsieur... Ah ! les pauvres chères créatures, ça faisait mal de les voir et de les entendre... Des cris, des larmes, des sanglots à fendre des pavés en quatre ! Faudrait posséder un caillou au lieu de cœur pour ne pas

les plaindre !... Qu'est-ce qu'elles vont devenir, je vous le demande un peu ?... M. Abel gagnait le pain de la maison... Le voilà parti, et il a été plus de deux mois malade, sans compter qu'un enterrement, ça coûte cher... Vous comprenez qu'il ne doit pas rester grand-chose dans le petit boursicot de ces pauvres dames !...

Ces paroles de la concierge faisaient monter de grosses larmes aux yeux de René.

Il s'éloigna pour cacher son émotion et regagna sa voiture.

— Où allons nous, bourgeois ? demanda le cocher.

— Au cimetière Montparnasse... Brûlez le pavé... il y aura un bon pourboire...

La promesse d'un bon pourboire ne manque jamais son effet, pour peu que le cheval ait des jambes.

Au bout d'un peu moins de dix minutes le fiacre s'arrêta devant la grille ouverte.

René s'approcha d'un gardien qui stationnait à l'intérieur du champ de repos, près des bureaux de l'administration, et qui tenait un papier à la main.

— Monsieur, lui demanda-t-il, auriez-vous l'obligeance de m'apprendre si le convoi de M. Abel Leroyer est entré dans le cimetière ?...

— Pas encore, monsieur... Nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Le mécanicien remercia, rejoignit son cocher, le paya largement, revint auprès de la grille et se dit :

— En restant là je ne puis le manquer...

Et, pour tromper son impatience, il se mit à marcher en long et en large, comme il avait déjà fait place Saint-Sulpice.

Tandis qu'il allait et venait d'un pas saccadé, il croisa trois hommes qui se promenaient, eux aussi, en face de la grille, mais avec lenteur.

XLVII

Ces trois hommes étaient l'inspecteur de police Théfer et ses agents.

René ne fit aucune attention à eux.

A l'heure indiquée, le convoi d'Abel Leroyer avait quitté la maison mortuaire, escorté par une cinquantaine de personnes, dont plus de la moitié étaient des ouvriers et des commis de l'établissement où le jeune homme remplissait les fonctions de contremaître.

Le patron lui-même se trouvait en tête.

Il voulait rendre un dernier témoignage d'affection et d'estime à l'un de ses meilleurs employés.

Etienne Lorient, avons-nous besoin de le dire ? était là près des deux femmes.

Mme Leroyer semblait calme d'abord, plus de gémissements, plus de sanglots, mais ce calme n'était qu'un masque que par un héroïque effort de volonté elle attachait sur son visage.

Une fièvre violente brûlait son sang : ses yeux étaient tantôt fixes, tantôt hagards.

Le moment de la levée du corps fut terrible.

La volonté d'Angèle devint impuissante, le masque tomba, la malheureuse mère ne put se contenir tandis que le cercueil passait des tréteaux sur lesquels il était exposé à la voiture mortuaire.

Une effroyable crise de douleur secoua ses membres, en même temps que des cris inarticulés s'échappaient de ses lèvres.

Berthe, de son côté, sanglotait en se tordant les mains.

Le jeune médecin voulut profiter de cette crise pour les éloigner.

Il échoua de nouveau, et tout ce qu'il put obtenir, c'est que la mère et la sœur monteraient dans une voiture pour suivre le cortège.

Nous ne l'accompagnerons point à l'église et nous retournerons au cimetière, mais en ayant soin de remonter plus d'une heure en arrière.

A huit heures précises, trois hommes arrivèrent devant la grille du cimetière, par trois chemins différents.

Le dernier venu fit un signe aux deux autres, qui s'approchèrent aussitôt de lui et dont l'un demanda, en saluant militairement :

— La consigne, mon inspecteur ?

L'inspecteur, dans lequel on a déjà reconnu Théfer, la créature payée du duc Georges de la Tour-Vaudieu, répondit :

— Elle est bien simple, la consigne... Vous allez vous placer à droite de la grille... moi je resterai à gauche... Vous ferez dix pas en allant, dix pas en

revenant, pour ne pas attirer l'attention... mais vous aurez grand soin de ne point me perdre de vue...

— Compris.

— A un moment donné, un peu plus tôt ou un peu plus tard, un homme sortant du cimetière viendra me dire un mot. Il est probable que cet homme marchera sur les talons du personnage que nous devons arrêter... Je me dirigerai vers ce personnage de manière à lui barrer le chemin... Dès que vous me verrez en conversation avec lui, vous viendrez me rejoindre de manière à lui couper la retraite... Les choses doivent se passer sans bruit, si c'est possible... Est-ce toujours compris ?

— Toujours, mon inspecteur.

Les deux agents firent de nouveau le salut militaire et prirent leur poste d'observation.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées quand une voiture de place s'arrêta près de l'entrée du cimetière.

Un homme descendit de cette voiture.

C'était le duc de la Tour-Vaudieu.

Théfer s'approcha de lui et le salua respectueusement en disant à voix basse :

— Monsieur le duc voit que je n'ai pas perdu de temps pour obéir aux ordres qu'il a bien voulu me donner...

— Je vous en sais gré, Théfer... répliqua Georges. Où sont vos hommes ?

— Aux aguets de l'autre côté...

— Bien.

— Monsieur le duc me permettra-t-il de lui demander ce qu'il a résolu ?

— Rien encore, car tout dépendra de ce que je dois apprendre ici... Ne quittez pas cette porte où je viendrai vous rejoindre pour vous désigner le dangereux conspirateur.

— Monsieur le duc peut être tranquille, il me retrouvera où il me quitte... Mais comment saurai-je s'il faut filer l'homme, ou lui mettre la main au collet séance tenante ?

— En cas d'arrestation immédiate j'aurai mon chapeau sur la tête... Si je juge plus opportun de faire suivre ce scélérat pour l'arrêter à domicile, je me découvrirai...

— Bien, monsieur le duc...

— Théfer, je compte absolument sur vous, et vous vous trouverez bien de m'avoir servi...

— Le bonheur de servir monsieur le duc n'est-il pas à lui seul une récompense suffisante ?

Georges de la Tour-Vaudieu sourit d'un air un peu sceptique et ne répondit point.

Après ces paroles échangées, le duc entra dans le cimetière et se dirigea rapidement vers le tombeau magnifique de la famille de la Tour-Vaudieu.

Nous savons déjà qu'un rideau d'arbustes au feuillage toujours vert séparait seul le monument patricien de l'humble tombe du supplicié, de cette dalle de marbre noir sur laquelle on lisait ce mot ironique ou suppliant :

JUSTICE !

Le duc écarta les rameaux et interrogea du regard la sépulture et ses environs.

Tout était désert. Un silence profond régnait dans la funèbre enceinte.

— Les petits oiseaux seuls chantaient joyeusement, sans s'inquiéter du voisinage de la mort.

M. de la Tour-Vaudieu s'appuya contre un des ifs qui le cachaient et l'attendit, le regard sombre, la tête penchée sur sa poitrine.

Quelles rêveries noires hantaient en ce moment le cerveau de ce misérable ?

Il serait difficile de le préciser. Mille pensées confuses se heurtaient sous son crâne.

Georges songeait à cette tombe voisine où dormait l'innocent, mort sur l'échafaud pour son crime, à lui !...

Ce crime, il ne le regrettait pas, il l'aurait commis de nouveau sans hésiter s'il l'avait fallu, comme autrefois, pour conquérir une fortune immense et le titre de duc ; mais il tremblait de voir un vengeur sortir de l'ombre tout à coup et se dresser après vingt ans...

Il était inaccessible aux remords, mais l'épouvante le dominait, crispait son visage, et rendait irréguliers les battements de son cœur.

Le temps passait.

Nul bruit de pas ne se faisait entendre. Aucun visiteur ne s'approchait du tombeau de Paul Leroyer.

M. de la Tour-Vaudieu interrogea sa montre. Elle marquait huit heures et demie.

— Le gardien a dit : " Chaque jeudi, de huit à neuf," murmura Georges d'une voix sourde. Je ne puis m'étonner d'un si faible retard de la veuve, mais comment se fait-il que l'homme ne soit pas déjà là ?... Il semblait cependant attendre avec une fiévreuse impatience le moment de la rencontre...

Après un silence le duc ajouta, les lèvres contractées, les yeux étincelants d'un feu sinistre :

— S'il ne venait pas ! s'il avait retrouvé cette femme ! s'il lui avait confié son secret !

Une angoisse effroyable s'emparait de M. de la Tour-Vaudieu.

La pensée que son ennemi, devenant introuvable, agirait contre lui du fond de l'ombre et frapperait des coups impossibles à parer, l'affolait littéralement.

Un frisson nerveux secouait sa chair, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son front ridé.

Neuf heures sonnèrent, et rien encore.

La veuve de Paul Leroyer et le vengeur inconnu du martyr ne paraissaient ni l'un ni l'autre.

Les angoisses de Georges grandissaient dans une proportion plus facile à comprendre qu'à exprimer.

Il se contraignit cependant à attendre encore jusqu'à neuf heures et demie.

— Tout est perdu !... se dit-il alors en passant la main sur son front humide... Il est certain que ces gens se sont rencontrés... Leur absence en fournit la preuve... Que faire ?

Répondre à cette question n'était pas facile.

Le duc, absorbé dans son épouvante et cherchant une solution introuvable, se dirigea lentement à travers les tombes du côté de la porte de sortie.

Il était près de l'atteindre au moment où René Moulin allait et venait devant la grille sans s'occuper des trois hommes qui, commençant à trouver l'attente un peu longue, s'étaient rejoints, et marchaient côte à côte à petits pas, en échangeant quelques paroles.

Le mécanicien attendait le convoi d'Abel.

Bientôt apparut un corbillard simple, mais décent, suivi d'un cortège recueilli.

René sentit son cœur battre et ses yeux se remplir de larmes.

Le corbillard avait encore à parcourir une cinquantaine de pas pour arriver à la grille.

Le mécanicien cherchait dans la foule la mère et la fille éplorées.

Il ne les vit pas.

— Me suis-je trompé ? se demanda-t-il ; n'est-ce point le convoi d'Abel ?

Son incertitude fut de courte durée.

Le corbillard atteignit la grille du cimetière et fit halte un instant pour laisser aux personnes qui suivait à pied le temps de se rapprocher.

Deux femmes en larmes descendirent d'une voiture, accompagnées d'un jeune homme qui les soutenait, en pleurant lui-même.

XLVII

De longs voiles noirs couvraient les visages de ces deux femmes. René ne pouvait les reconnaître, mais il ne doutait plus ; il les devinait.

C'étaient bien Angèle et Berthe.

Elles passèrent à côté de lui.

La mère marchait la tête basse. Une sorte de gémissement vague, inconscient, s'échappait de ses lèvres.

La jeune fille appuyait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots.

René Moulin, profondément ému et les paupières humides, se joignit au cortège qui se remettait en marche.

Le corbillard suivit lentement une des grandes artères de la cité des morts, pour se rendre au terrain dont Angèle avait acheté la veille la concession temporaire pour cinq années.

La veuve de Paul Leroyer n'avait pu payer pour son fils, ainsi qu'autrefois pour son mari, une concession à perpétuité !

Le terrain se trouvait à l'une des extrémités du cimetière.

Au moment où le convoi prenait à droite, un homme sortant d'une allée latérale s'arrêta et se découvrit sur son passage.

C'était le duc Georges de la Tour-Vaudieu.

Ne pouvant traverser, il regarda défilé le convoi.

Soudain il tressaillit.

Au milieu des assistants il venait de reconnaître le personnage inutilement attendu près du tombeau du supplicié.

—C'est lui !... Je ne me trompe pas... c'est bien lui ! murmura-t-il. Quel est donc ce convoi ?... Il faut que je le sache...

Alors, se mêlant à la foule comme avait fait René Moulin, il suivit, lui aussi, le corbillard.

On arriva.

Quatre fossoyeurs, appuyés sur leurs bèches, attendaient près de la tombe ouverte.

Le prêtre, qui depuis l'église accompagnait le corps, descendit de voiture et se rendit le premier sur le bord de la fosse.

Etienne Lorient y conduisit ensuite Mme Leroyer et sa fille qui ne pouvaient détourner leurs yeux du char funèbre.

On apporta le cercueil, le prêtre psalmodia les prières des morts ; les assistants jetèrent l'eau bénite l'un après l'autre, puis on laissa glisser la bière au fond du trou béant.

Mme Leroyer et Berthe étaient à genoux, étouffant de douleur.

Quand la pauvre mère entendit les premières pelletées de terre tomber sur le cercueil avec un bruit sourd, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même et cria d'une voix déchirante en tendant les bras vers la fosse :

—Oh ! mon fils... mon enfant... mon Abel...

Berthe poussait des sanglots à fendre l'âme.

Tous les spectateurs de cette navrante scène de désespoir avaient le cœur serré ; tous les yeux se mouillaient de larmes.

—Mon pauvre enfant... mon fils... répétait Angèle en se penchant vers le cercueil qui déjà disparaissait sous la terre jetée par les fossoyeurs.

Une crise nerveuse terrassa Berthe. Elle perdit connaissance ; il fallut la porter dans la voiture de deuil qui avait amené le prêtre.

—Venez, chère madame, dit alors Etienne Lorient à Angèle d'une voix suppliante. Tout est fini... Vous êtes épuisée... Rejoignons Mlle Berthe et partons...

La veuve du supplicié se leva, brusquement transfigurée, l'œil fixe, le visage tragique.

—Docteur, répliqua-t-elle d'une voix lente et grave, j'ai plus de force que vous ne le croyez. Mes larmes sont taries à cette heure... J'ai tant pleuré qu'il ne m'en reste plus... Rejoignez Berthe et veillez sur elle...

—Quoi ! vous nous quittez ? s'écria le jeune homme.

—Il le faut...

—Mais pourquoi ?

—Ne m'interrogez pas... je me tairais... Je puis vous dire seulement que j'ai à remplir un devoir... un devoir sacré... J'ai fait une promesse au cher enfant que nous pleurons... C'est cette promesse que je vais tenir.

—Je ne puis cependant vous laisser seule ici, murmura le docteur inquiet.

La veuve de Paul Leroyer n'écoutait plus.

Un homme s'approcha d'Etienne et lui dit tout bas :

—Eloignez-vous sans crainte, monsieur. Je veillerai sur Mme Monestier à son insu... je ne m'éloignerai pas d'elle sans lui laisser soupçonner ma présence.

Cet homme était René Moulin, que le duc de la Tour-Vaudieu, caché derrière le rideau de verdure, ne perdait pas un instant de vue.

Etienne Lorient jeta les yeux sur le visage de son interlocuteur et se sentit aussitôt plein de confiance.

—Oui, veillez, monsieur, répondit-il à demi-voix. Veillez, je vous en prie...

—Soyez tranquille et rejoignez Mlle Berthe...

Le jeune docteur regarda une dernière fois Mme Leroyer.

Elle s'était agenouillée de nouveau sur la terre, près de la fosse tout à fait comblée. Elle priait à voix basse. Plus de larmes, plus de sanglots.

Un peu rassuré, Etienne serra la main de l'inconnu et s'éloigna.

La foule, après avoir déposé des couronnes sur la tombe, s'était retirée.

Les fossoyeurs achevaient leur funèbre besogne.

L'un d'eux prit une croix de bois noir, commandée la veille par Angèle, la planta sur l'éminence de terre, au milieu des couronnes, et rejoignit ses camarades qu'on attendait un peu plus loin pour creuser une autre fosse.

Il ne restait auprès du tombeau que trois personnes :

Mme Leroyer, toujours agenouillée et priant...

René Moulin, debout à quelques pas derrière elle...

Et enfin le duc Georges de la Tour-Vaudieu, caché par les feuillages...

—Qui donc vient on d'enterrer ici ? se demandait le misérable.

De l'endroit où il espionnait il ne pouvait s'assurer si la croix de bois noir portait une inscription.

Il se glissa entre les arbustes et les monuments et, lorsqu'il se trouva bien en face, il lut ce simple nom :

ABEL.

La mère n'avait point oublié la recommandation de son fils.

—Abel ! murmura le duc. Cela ne m'apprend rien...

Et il regagna son premier poste.

Mme Leroyer pria pendant quelques minutes encore, puis elle se leva et, se penchant vers la tombe, prit une des couronnes qu'on venait d'y déposer.

—Cher mort, dit-elle presque à voix haute, tu vois... je me souviens de tout...

—Que va-t-elle faire ? se demandait René.

—Quelle peut-être cette femme ? balbutiait en même temps Georges de la Tour-Vaudieu.

Angèle quitta la tombe d'Abel et, d'un pas lent et mal assuré, s'engagea dans un sentier pratiqué au milieu des sépultures.

René Moulin la suivit, en ayant soin de laisser entre elle et lui une distance d'une quinzaine de pas.

Le duc, se glissant comme un reptile parmi les arbustes et les monuments, ne les perdait point de vue.

Au bout de cinq minutes, Angèle s'arrêta et jeta autour d'elle un coup d'œil rapide, comme pour s'orienter.

Certaine sans doute qu'elle était dans la bonne voie, elle se remit en marche et prit une allée transversale.

René Moulin et Georges de la Tour-Vaudieu s'y engagèrent après elle.

A cette heure matinale le cimetière était presque désert, surtout dans la partie reculée où se mouvaient nos personnages.

C'est à peine si on voyait de loin quelques ouvriers disséminés, entretenant les petits jardins ou travaillant à des réparations.

Parvenue dans la zone la plus ancienne, par conséquent la plus touffue du cimetière, Mme Leroyer s'arrêta.

Elle était en face de la plaque de marbre noir portant en lettres sanglantes ce mot terrible :

JUSTICE !

Là elle tomba à genoux, ou plutôt elle s'abattit la face contre terre, et cette femme qui croyait avoir épuisé toutes ses larmes en trouva de nouvelles.

René Moulin n'éprouva aucun étonnement. Tandis qu'il suivait Angèle, il savait d'avance qu'elle allait le conduire à la tombe de Paul Leroyer.

Le duc de la Tour-Vaudieu, qui jusqu'à ce moment n'avait rien deviné, commençait à comprendre et frissonnait.

—C'est elle, se dit-il subitement. C'est la veuve du supplicié !... Et cette homme la suit !... Peut-être lui a-t-il parlé déjà !... Peut-être connaît-elle l'existence de cette preuve qui peut me perdre...

Les doigts du sénateur se crispèrent de rage sur sa poitrine.

Il se glissa derrière les ifs qui formaient une ceinture au monument de la Tour-Vaudieu, et comme un chasseur à l'affût, il attendit.

Aucune parole ne pouvait être prononcée sans frapper son oreille.

René Moulin s'était arrêtée à quelques pas de la pauvre mère.

Mme Leroyer pria et pleura longtemps ; sans doute la prière la ranimait, car elle se releva plus forte, plus vaillante, et déposa sur la tombe de son mari la couronne qu'elle tenait à la main.

—Martyr bien-aimé, dit-elle d'une voix basse et frémissante, c'est la dernière pensée de ton fils qui m'amène, c'est son dernier vœu que j'accomplis... C'est Abel qui m'envoie t'apporter une des couronnes de sa tombe... Il est auprès de toi, notre Abel ! Tu l'as revu, cet ange trop parfait pour la terre et que Dieu m'a repris... Il t'a dit que depuis vingt ans nous sommes venus chaque semaine nous agenouiller ici et demander à Dieu de nous désigner ceux qui t'ont laissé mourir, innocente victime du crime qu'ils avaient commis !... Nous n'avons rien trouvé et Abel est mort... Attendez-moi tous deux... J'irai vite vous rejoindre maintenant, et combien j'en serais heureuse si Berthe ne devait rester, après moi, seule sur la terre !...

Un sanglot déchira la poitrine d'Angèle.

Elle eut la force de l'étouffer.

La suite au prochain numéro

DÉMENAGEMENT

La Compagnie de photo-gravure ARMSTRONG a transporté ses ateliers au No. 1592, rue Notre-Dame. Travaux artistiques exécutés rapidement et avec le plus grand soin.



Grande Exposition

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture pour cette semaine d'une

SALLE D'ETALAGE

D'Articles de Fantaisie,

CHEZ

Mme BRAZIER,

127, ST-LAURENT

Cette salle a été ouverte pour l'exposition convenable d'ouvrage de tous genres et d'objets de fantaisie, confectionnés et importés en vue des fêtes. Plusieurs caisses de marchandises de haut goût reçues de New-York et exposées à l'étalage spécial pour les fêtes.

Cartes de Noël et du jour de l'An

GRANDS SACRIFICES

DANS LES

CHAUSSURES

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants, une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence. Claques à 5 cents de bénéfice par paire.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN !

Magnifiques slippers en velours à \$1

GRANDE SPÉCIALITÉ

Dans les chaussures pour hommes. Ouvrage en veau cousu à la main et de première classe pour \$2.50, à la maison

N. GAGNON,

892, rue Sainte-Catherine, Montréal

CADEAUX ! CADEAUX ! !

Avant de faire vos achats de présents de Noël et du Jour de l'An, n'oubliez pas de venir voir mes Traines Sauvages, Traîneaux, Poupées, Gravures, Services de Table, etc., etc., le tout donné aux acheteurs de Thé et de Café. Présents donnés aux acheteurs d'une livre et plus.

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal